

# Un spectacle ressuscite l'usine Chausson

**GENNEVILLIERS.** « Usine vivante » retrace l'histoire de cette entreprise automobile qui a compté jusqu'à 5 000 employés. Cet après-midi, plus d'une centaine d'anciens assisteront à la représentation.

« **USINE VIVANTE** » ÉVOQUE le quotidien dans l'usine de mécanique automobile Chausson, des grèves de 1975 à la démolition en 2007.

Aux commandes de ce projet, Fanny Gayard, 27 ans, Gennevilloise de toujours. « Lors de l'opération Spectacles à domicile (NDLR : des artistes vont jouer dans les halls d'immeuble ou chez les locataires, on avait remarqué que parler de Chausson faisait remonter des souvenirs, que le public s'y retrouvait », analyse la jeune metteuse en scène. Chausson est à Gennevilliers ce que Renault est à Boulogne-Billancourt ou Citroën à Levallois : un brin d'ADN de la ville.

## On y travaillait en famille

Présente aussi à Asnières ou Meudon, Chausson occupait 7 ha en plein centre-ville de Gennevilliers. Dans les années 1970, l'usine a compté jusqu'à 5 000 personnes qui y travaillaient à la chaîne dans le bruit, la poussière et l'amiante. On y fabriquait des carrosseries et des pièces mécaniques pour l'automobile. On travaillait chez Chausson de père en fils, voire en famille. Le comité d'entreprise avait alors un vrai pouvoir et permettait aux ouvriers très politisés

de se cultiver, de débattre. « La vie était partout », assure un ancien. Les syndicats, CGT et CFDT, y étaient puissants, la direction dure, les conflits sociaux musclés. Comme chez Renault, Chausson a employé de nombreux ouvriers venus d'Afrique noire et du Maghreb. Aujourd'hui ces derniers, les chibanis, continuent à se battre pour leur retraite.

Un vaste écoquartier a poussé sur le site. De nouvelles rues aux noms des marques Chenard et Walker rappellent ce passé. Et surtout, avenue Gabriel-Péri, une gigantesque sentinelle marque l'entrée du secteur : une presse Bliss, 7 m de haut pour 155 t, le fleuron de l'usine. Peinte et transformée en œuvre d'art, elle témoigne de l'histoire de ce lieu. « Un beau symbole », aux yeux de ce retraité qui habite encore à quelques rues de là.

Usine Vivante se joue au gymnase Lucie-Aubrac, inauguré samedi dernier, au beau milieu du nouveau quartier.

OLIVIER BUREAU

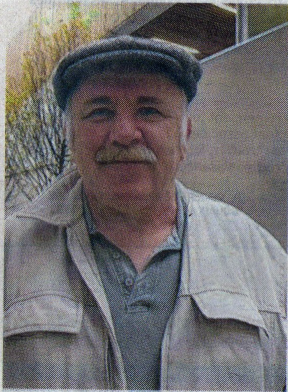
A 16 heures et 18 h 30, au gymnase Lucie Aubrac, avenue Chenard et Walker. Entrée libre.



Gennevilliers, mai 1975. Pendant deux mois, un bras de fer a opposé la direction aux ouvriers de Chausson qui ont occupé l'usine nuit et jour. Ils se battaient pour de meilleurs salaires et des conditions de travail décentes. (DR)

## « Il y avait des rires, des pleurs, et une grande fraternité »

François Ochando, ancien électromécanicien



IL A 64 ANS, dont 31 chez Chausson. « Et j'y ai rencontré celle qui allait devenir ma femme », résume-t-il. François Ochando se souvient des « innombrables mouvements et les luttes, y compris entre syndicats. Il y avait des rires, des pleurs, de grands bonheurs et surtout, au-delà des divisions, une grande fraternité », analyse le sexagénaire, le regard brouillé par les souvenirs.

« Les dix dernières années, la lutte était commune. Ceux qui partaient à la retraite avaient mauvaise conscience. Ils disaient qu'ils abandonnaient les copains. J'en ai vu pleurer plus d'un ! Même des OS immigrés, des gars qui avaient souffert sur les chaînes, des durs. Ensemble, on a arraché un plan so-

cial exemplaire. On a fait plus que limiter la casse : personne n'a été licencié. Des mutations, des préretraites oui, mais personne sur le carreau. Nous avons obtenu l'interdiction des sanctions. C'était bien le paradis du prolétaire. » François a un petit rôle dans le spectacle qui se joue aujourd'hui. Il a aussi vu le film réalisé par son ancien collègue, Gérard Vidal. « A chaque fois je pleure », confie-t-il, un sourire triste sous la moustache broussailleuse. Aujourd'hui, alors qu'un écoquartier se bâtit sur le site de Chausson, il se sent un peu perdu : « J'ai du mal à trouver les repères, à imaginer ce qu'il y avait avant. C'est curieux... et presque violent. »

O.B.

## « J'ai découvert Paris, la banlieue, l'usine »

Gérard Vidal, technicien de 1973 à 1991



APRÈS SON DÉPART, en 1991, Gérard Vidal a changé de voie. De l'usine, il est passé à la photo, puis à la vidéo et à la réalisation de films. En 2004, il a rendu un hommage poignant à ses collègues, en réalisant avec eux le documentaire « Mes chers camarades », sur les anciens de Chausson. Et il n'oubliera jamais ses années passées chez Chausson, comme technicien dans un atelier.

« Je venais d'un petit village près de Béziers. Mon univers, c'était plutôt le travail de la vigne. En montant, j'ai découvert Paris, la banlieue, l'usine, le syndicalisme, les luttes sociales », se souvient cet ancien responsable syn-

dical de 62 ans. « J'ai aussi fait connaissance avec la population marocaine et les Africains, très présents chez Chausson. Leur culture aussi. On n'était pas si éloignés. Moi, j'étais un immigré de l'intérieur... »

Il y a les luttes, les grèves de 1975 et 1983, et aussi cet incroyable bouillonnement culturel au sein de l'usine. « En 1975, Ariane Mnouchkine est venue jouer sa pièce chez Chausson pendant la grève de mai-juin, poursuit Gérard. C'était la première grève pour les OS immigrés. Eux se battaient aussi contre le racisme et pour leur dignité. »

O.B.

## « La période la plus heureuse de ma vie »

Azzedine Akil, patron du café fréquenté par les ouvriers

« Chez Akil », qui a déménagé de 500 m après la fermeture de l'usine, était le café des Chausson. « Mon bistrot était situé avenue Henri-Barbusse, la rue qui séparait l'usine en deux », précise Azzedine Akil, aux manettes depuis 1984. Des années qui restent pour lui un âge d'or. « C'était la période la plus heureuse de ma vie, un vrai bonheur », insiste ce tout juste sexagénaire. Son café, installé à deux pas de la direction, était un passage quasi obligé. Très vite, Azzedine a fait partie de cette

« famille ». Il ne parle pas des clients mais des camarades : « Je me sentais aussi Chausson. A la fin des années 1980, tout le monde se battait. J'ai même passé quatre nuits dans l'usine par solidarité. C'est là que ma femme est venue me récupérer ! » Aujourd'hui encore il n'est pas rare de croiser des retraités de Chausson dans son bistrot. Et le cafetier à l'immaculé tablier de sourire : « Ce sont presque des visites de courtoisie ! Et on parle de l'usine, forcément... »

O.B.

